

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

TROISIÈME PARTIE

XVIII

COMMENT LES PROTESTANTS FIRENT ENTRER UN RENFORT
DANS MONTAUBAN

— Suis-moi ! dit-il rapidement,

de page en compagnie du nouveau guide. Que peuvent avoir à se dire ces deux gaillards-là ? Ils ne se connaissent pas... A moins cependant qu'ils ne se connaissent trop. Vatan, mon ami, il faut poitriner ton jeu, voilà le diable qui reconscience à regarder dans tes cartes ; si tu ne te méfie pas, tu pourrais bien cette fois perdre la partie ; c'est bien ! un bon averti en vaut deux, comme disait cet



A votre santé, comte, et à celle de ce pauvre M. de Pénavère, dit Vatan en élevant son verre.

Ils continuèrent tout en marchant à parler à voix basse.

Ces mots furent entendus distinctement.

— Et j'aurai les cent pistoles ?

— Plus bas donc, imbécile ! répondit brusquement le page ; tu auras cent pistoles tout de suite et les cinquante autres après l'affaire.

A peine les deux causeurs avaient-ils disparu dans l'épaisseur du bois, que les branches s'écartèrent et le capitaine Vatan parut.

— C'est singulier ! murmura-t-il en jetant un regard circulaire autour de lui, si m'avait semblé voir entrer par ici ce démon

ivrogne de lansquenet auquel j'ai crevé si joliment la bedaine, il y a huit jours, lors de l'enlèvement de notre dernier convoi. Maintenant je suis sur mes gardes, bien malin qui me pincera !... Je ne sais pas pourquoi, mais il doit y avoir du Saint-Hyrem là-dessous... il y a trop longtemps que nous n'en avons pas entendu parler de cette belle demoiselle. Et puis voilà trois jours que je rêve mariage, c'est mauvais signe !

La-dessus, il tourna sur les talons et sortit du bois.

A peine avait-il fait trois pas sur la route, qu'il se trouva nez à nez avec le page, qui le salua d'un air narquois et lui tourna le dos en riant, ce dont le capitaine fut tellement ébahi, qu'il en cassa sa pipe.

— Quand je disais qu'il y avait du malheur dans l'air, murmura-t-il en ramassant précieusement les morceaux de son brûlo-guoule. Ah ! tout cela ne finira pas bien !

Et il regagna son bivac en hochant la tête d'un air pensif et en contemplant les morceaux de sa pipe qu'il tenait dans la main gauche.

— Ce que c'est que de nous ! murmura-t-il, une pipe avec laquelle j'avais fait la campagne de Bohême !

Cependant, le moment du départ ne tarda pas à arriver.

On se mit en marche.

Le détachement commandé par le comte du Luc formait l'avant-garde.

On traversa à gué la rivière de Veyrou, et, vers onze heures du soir, grâce à la fidélité du guide, qui peut être se sentait surveillé un peu plus qu'il ne l'aurait voulu par Vatan, les protestants parvinrent à une demi-lieu de Montauban.

Les soldats de l'armée royale étaient si désorientés par les mouvements incompréhensibles des protestants qu'ils s'occupaient à peine du travail des tranchées.

M. le maréchal de Praslin qui avait été blessé quelques jours auparavant et commençait à se porter mieux, voyant que M. de Bassompierre qui, depuis plus de huit jours, faisait seul la garde du secours, ainsi qu'on l'appelait, était accablé de fatigue et tombait littéralement de sommeil, voulut absolument le remplacer, et il l'obligea à prendre quelque repos.

M. de Bassompierre avait fait barricader toutes les avenues des chemins qu'il devait garder. Les soldats s'embusquaient derrière les barricades le long d'un grand chemin creux qui traversait toute la plaine du Ramier entre Picquecos et Montauban, prenant depuis le quartier des Gardes jusqu'à cent pas de la Carrique, au pont même de la Carrique.

M. de Bassompierre dormait à peine depuis quelques instants lorsque son écuyer l'éveilla en sursaut pour lui annoncer que M. de Lacourbe, capitaine des gardes de M. de Vendôme, le faisait avertir qu'avant deux heures, bien certainement, l'armée aurait le secours protestant sur les bras.

Cette nouvelle imprévue suffit pour éveiller complètement M. de Bassompierre ; il se leva en toute hâte, et, en passant devant le quartier de Piémont il emmena deux cents hommes en même temps que le colonel Hesse qui rejoignait à la tête de deux cent cinquante Suisses.

Au moment où M. de Bassompierre arrivait dans le grand chemin dont nous avons parlé plus haut, la plus grande confusion y régnait. M. de Praslin avait envoyé chercher cent gendarmes, MM. de Vendôme, de Chevreuse, de Lesdiguières, enfin tous les principaux officiers de l'armée étaient là. Chacun parlait, discutait sans s'entendre. Les troupes étaient pressées, pêle-mêle, sans ordre : enfin, il régnait un désordre effroyable.

Pour le faire cesser, M. de Bassompierre fit donner une alarme vers le pont de Carrique. Tous se portèrent de ce côté, et le calme se rétablit peu à peu.

M. de Bassompierre garda le régiment de Piémont pour défendre le chemin, fit avancer les gendarmes de mille pas dans la plaine, et, sur un avis qu'il reçut de l'approche des protestants, il envoya deux cent cinquante Suisses soutenir deux compagnies du régiment de Normandie, embusquées à la carrière de Ruffé.

À peine ces dispositions étaient-elles prises que des coups de pistolet se firent entendre.

Le maréchal supposa que c'était de la cavalerie qui attaquait ; il suivit les coups de pistolet et descendit dans la carrière

de Ruffé où il ordonna au corps de garde avancé de faire sa décharge et de se retirer derrière la barricade ; ce qui fut exécuté aussitôt.

Au même instant, les réformés donnèrent l'assaut à la barricade, mais sans pouvoir s'en emparer.

M. de Bassompierre attendait avec la plus vive inquiétude les Suisses qu'il avait laissés en arrière. Ceux-ci arrivèrent enfin.

Bassompierre ordonna aux tambours de battre et de continuer à marcher sur la droite ; en même temps il ordonna aux Suisses d'appuyer silencieusement sur la gauche.

Le détachement protestant qui avait assailli la barricade était celui du comte du Luc.

À ce bruit insolite de tambours battant une marche au milieu de la nuit, le capitaine Vatan s'arrêta net. Il dressa les oreilles, huma l'air comme un cerf poursuivi par les chasseurs, et s'adressant au comte du Luc qui se trouvait près de lui :

— Ceci est trop bête pour ne pas être très-malin, lui dit-il. Nous sommes ici à l'attaque de M. de Bassompierre, c'est un vieux rétre, il a plus d'une malice dans son sac, méfions-nous ! Je connais cette ruse-là, j'y ai déjà été pris au sac de Landau.

— Que faire ? demanda le comte.

— Suivons les tambours ; je suis sûr qu'ils sont seuls : je suis certain qu'en ce moment les gardes suisses, dont ce sont les bandes, se glissent derrière nous pour nous mettre entre deux feux.

Tout à coup, Clair-de-Lune surgit près d'eux.

— Faites demi-tour ! s'écria-t-il vivement, avant dix minutes, nous serons enveloppés par les gardes suisses.

— Que vous disais-je ? s'écria le capitaine Vatan en se frisant la moustache avec son air narquois des grands jours.

Le mouvement fut vivement exécuté, et bientôt ils se trouvèrent hors de la bagarre.

Le comte laissant alors le commandement au capitaine, se rendit en toute hâte auprès de M. de Beaufort pour l'avertir de ce qui se passait et du piège qui était tendu.

Malheureusement l'avis venait trop tard. Les troupes de M. de Beaufort étaient engagées ; quand même il l'aurait voulu il lui aurait été impossible de le suivre.

Le comte voulait rester près de lui, mais M. de Beaufort s'y opposa.

— Cette nuit, c'est chacun pour soi, lui dit-il ; ne songez qu'à faire entrer votre détachement dans la ville ; je donnerai assez de besogne aux Royaux pour qu'ils vous laissent le chemin libre.

Il serra la main du comte et se remit à la tête de sa troupe.

Malgré le vif chagrin qu'éprouvait le comte du Luc à laisser ce brave officier dans ce danger extrême, il comprit combien il était important qu'il exécutât l'ordre qui lui était donné. Il s'éloigna donc à regret et rejoignit son détachement, tout en ralliant autour de lui les différentes troupes protestantes qu'il rencontrait sur son chemin.

Cependant, les gens de M. de Beaufort avançaient toujours sur les retranchements aux cris répétés de :

« Vive le roi ! »

Les troupes royales, surprises, et croyant avoir affaire à des détachements de leur propre armée, les laissaient avancer sans oser tirer.

Tout allait bien. Les retranchements allaient être emportés sans coup-férir, lorsque Claude Aubryot, qui s'était glissé auprès du guide, lui murmura à l'oreille :

— Voici le moment ! en même temps qu'il lui glissait une bourse d'or dans la main.

L'enfant disparut comme un fou-follet.

— Vive Rohan ! hurla La Bruyère de toute la force de ses poumons.

— Fou ! ce sont les ennemis ! commanda M. de Bassompierre.

Alors éclata une effroyable décharge, suivie immédiatement d'une mêlée terrible à l'arme blanche.

Le malheureux La Bruyère fut victime de son dévouement à Claude Aubryot ; il fut tué raide, ce qui l'empêcha probablement d'être pendu plus tard.

Les protestants, entourés de tous les côtés par des forces quadruples des leurs, opposèrent une résistance héroïque.

Quatre cents d'entre eux succombèrent l'épée à la main.

MM. de Beaufort et de Pénavère, couverts de blessures et presque les derniers survivants de leurs troupes, furent contraints de se rendre.

Mais la mort de ces quatre cents braves soldats ne fut pas inutile.

Pendant qu'ils se faisaient si bravement tuer, sept cent des leurs, commandés par le comte du Luc, pénétrèrent dans Montauban, en conduisant avec eux un immense convoi de vivres et de munitions.

Cette réussite était due à la finesse du capitaine Vatan, qui avait si adroitement éventé le stratagème de M. de Bassompierre.

Cette nouvelle victoire des troupes royales se résuma en somme, pour elles, en un nouvel échec.

Maintenant la ville était ravitaillée pour plus de deux mois et avait une nombreuse garnison entièrement composée de soldats d'élite.

La tâche du connétable allait donc devenir plus difficile que jamais à accomplir.

XIX

OU CLAUDE AUBRYOT PROUVE QU'IL EST UN FIN DIPLOMATE

Cependant, au milieu de toutes ces haines, de toutes ces vengeances, de toutes ces machinations et de toutes ces batailles, au bruit des boulets et des balles qui grêlaient sur la place sans interruption, à la lueur des incendies, deux êtres charmants étaient demeurés calmes, indifférents, complètement étrangers à tout ce qui se passait autour d'eux.

Vivant l'un par l'autre, l'un pour l'autre ils avaient élevé un sanctuaire de félicités éthérées dans leur âme et réchauffaient leurs cœurs au feu de leur amour.

Gaston de Lérans et Blanche de Castelnau étaient complètement dépayés au milieu de toutes ces passions cruelles et brutales qui s'agitaient autour d'eux.

Leur vie tout entière se résumait dans leur amour ; que leur importait le reste ? ils ne le comprenaient pas.

Souvent, après une longue garde de nuit sur les remparts, lorsque le jeune homme rentrait à son logement après avoir vaillamment contribué à repousser une attaque ou une surprise, car il ne s'épargnait guère, si quelqu'un avait demandé à Gaston des renseignements sur ce qui s'était passé, le jeune homme aurait répondu naïvement qu'il ne s'était rien passé du tout.

Et il aurait dit vrai, car, tout en s'élançant sur l'ennemi, en faisant tourner son épée au dessus de sa tête, et précipitant

les royaux du haut en bas des remparts, il accomplissait automatiquement pour ainsi dire, son devoir de soldat ; son corps était présent mais sa pensée était ailleurs.

Le comte de Lérans avait mis à profit les quelques jours depuis lesquels il était à Montauban pour se faire présenter à madame la comtesse du Luc.

Il lui avait avoué le chaste et ardent amour qu'il éprouvait pour Blanche de Castelnau.

La comtesse avait révélé cette confidence à madame de Rohan, son amie, et comme M. de Lérans portait un des plus grands noms de la province ; qu'il jouissait d'une réputation sans tache de bravoure et de prud'homme ; qu'il possédait une belle fortune et que l'amour qu'il éprouvait pour M^{lle} de Castelnau, celle-ci l'éprouvait pour lui ; que surtout M^{me} de Rohan voulait le bonheur de sa fille adoptive, au lieu de mettre des entraves à cet amour, désira au contraire le protéger ; elle autorisa le comte à faire sa cour à la jeune fille.

Seulement, le moment paraissait assez mal choisi pour des épanchements de cœur ; dans une ville assiégée, livrée à toutes les horreurs de la guerre, où d'un moment à l'autre la mort pouvait, à l'improviste, venir se mettre en tiers entre les deux amoureux.

Elle jugea donc qu'il était plus convenable que les entretiens du jeune homme avec celle qu'il aimait demeurassent secrets tout au moins jusqu'à la fin du siège.

Mais, comme la duchesse avait promis de seconder les jeunes gens et de faciliter leurs entrevues, voici comment elle s'y prit pour tenir sa promesse.

M. de Lérans allait chaque soir faire visite à M^{me} la comtesse du Luc ; un instant après son arrivée, parfois seule, parfois en compagnie de la duchesse, Blanche de Castelnau traversait les passages secrets faisant communiquer l'hôtel avec la maison habitée par la comtesse, et les deux jeunes gens avaient de longues et charmantes causeries, dans lesquelles ils conjuaient ce mystérieux verbe « aimer, » que depuis la création du monde, on conjugue et auquel cependant, on trouve et on trouvera toujours de nouveaux temps et de nouveaux modes.

Vers dix heures du soir, lorsqu'il était de garde aux murailles ; à minuit, s'il n'avait pas de service commandé, le comte se retirait en disant au revoir à la jeune fille qui lui répétait au revoir ; il revenait comme cela tous les jours ; tous les jours ils se redisaient la même chose ; chaque fois ils se figuraient que jamais jusqu'alors ils ne l'avaient entendu.

M. le comte du Luc avait été reçu par les habitants de Montauban comme un véritable triomphateur. En effet le service qu'il rendait à la ville était immense.

De joyeuses et chaleureuses acclamations accompagnèrent les soldats et leur chef jusqu'à la place de l'Hôtel-de-Ville où les troupes de renfort établirent leur bivac.

M. le comte du Luc, sur l'invitation du duc de la Force et du comte d'Orval, monta à l'Hôtel-de-Ville où l'attendaient M. Dupuy, premier consul, à la tête des échevins et notables habitants de Montauban.

Olivier rendit compte de la marche de l'expédition ; de quelle façon elle avait été conduite, et comment, si son lieutenant le capitaine Vatan n'avait pas évané la ruse diabolique de M. de Bassompierre, l'expédition tout entière aurait subi le sort du détachement de M. de Beaufort et aura été taillée en pièces. Ce n'était donc pas à lui, mais au brave capitaine Vatan seul que revenaient les éloges qu'on lui adressait

et qu'il ne méritait pas, puisqu'il n'avait fait que suivre les intelligents conseils de son lieutenant.

Ces paroles modestes, prononcées avec une grâce charmante, accrurent encore l'admiration générale.

— Par la sang-Dieu ! s'écria le duc de La Force ; n'est-ce donc rien, monsieur le comte, que d'avoir eu l'esprit de mettre tout orgueil de côté pour suivre docilement les conseils expérimentés d'un vieux soldat ? Allons ! allons ! la modestie est bonne, elle ne messied pas à un jeune barbe ; mais il ne faut point la pousser trop loin et tomber ainsi dans l'excès contraire. Monsieur le comte, vous êtes mon hôte, je réclame l'honneur de vous recevoir chez moi, vous et votre état-major pour tout le temps que durera le siège. Je suis curieux de voir votre vieux lieutenant, ce brave capitaine qui a un si drôle de nom et qu'il sait si bien mettre en action à l'occasion, car il a ou l'esprit de s'en aller et de sauver ainsi le renfort.

— Je vous remercie de l'honneur que vous me faites, monsieur le duc, et j'accepte avec joie votre hospitalité.

— Du reste, dit M. Dupuy avec un sourire significatif, je crois, monsieur le duc, que vous ne conserverez pas longtemps votre locataire. Si les royaux n'ont pas réussi à s'emparer de notre ville, alors qu'elle était réduite à la dernière extrémité, je doute fort qu'ils y parviennent maintenant.

— Et moi, dit le comte d'Orval en riant, je suis certain qu'avant huit jours ils décamperont sans tambours ni trompettes, et ils en seront pour leur courte honte.

— Pour commencer, reprit M. Dupuy, afin de bien prouver aux royaux qu'ils n'en sont pas où ils le croient, j'ai donné l'ordre que la ville soit complètement illuminée.

— Ah ! par la sang-Dieu ! s'écria le duc de La Force ; voilà une idée qui va démesurément allonger le nez camus de monsieur le connétable.

— Le roi est capable d'en faire une maladie, ajouta le comte d'Orval.

— Oui, oui, fit le premier consul, les illuminations, les fanfares et les roulements de nos tambours qui ne cesseront pas de la nuit sont capables de les enrager.

On se sépara sur ces paroles, et M. le duc de La Force conduisit Olivier à son hôtel, dont il lui abandonna toute une aile pour lui et sa suite.

Par un singulier hasard, l'hôtel de M. de La Force se trouvait situé juste en face de celui de M. de Rohan particularité que le comte ignorait, et dont, par conséquent, il ne se préoccupait nullement.

Après avoir installé son hôte dans le logement qu'il lui cédait si gracieusement, M. de La Force se retira.

Des rafraîchissements de toutes sortes avaient été préparés sur une table.

Le premier soin du capitaine Vatan, en vieux maréchal-de-logis qu'il était, fut de s'assurer de la qualité de ces rafraîchissements.

— Allons ! dit-il en faisant claquer sa langue, si cela continue, je crois que nous ne passerons pas mal la vie à Montauban. A votre santé, comte et à celle de ce pauvre M. de Pénardre qui nous donnait de si beaux oisissots de chevreuil à Saint-Antonin.

— A votre santé, capitaine ! Où sont donc nos amis Clair-de-Lune et Double-Épée ?

— Je les ai envoyés dormir, les pauvres diables en avaient grand besoin ; demain nous les verrons, ils seront frais comme des jeunes filles. Est-ce que vous avez envie de dormir, vous, Olivier ?

— Moi ? pas le moins du monde.

— Bon ! alors, ça se trouve bien. Si vous voulez, nous allons faire violence à quelques-unes de ces charmantes dames-jeannes, et tout en les caressant honnêtement, nous causerons.

— Vous avez donc quelque chose à me dire, capitaine ?

— D'abord, cher ami, vous le savez, je vous l'ai déjà fait observer, en thèse générale j'ai toujours quelque chose à vous dire ; aujourd'hui surtout.

— Bah ! pourquoi plutôt aujourd'hui qu'un autre jour ?

— Parce que nous arrivons dans un nouveau pays, que ce pays nous ne le connaissons pas, que nous sommes probablement appelés à y demeurer quelque-temps et qu'il est bon de connaître les êtres, de savoir où l'on se trouve et avec qui l'on est.

— Je ne vois pas grande nécessité à cela ?

— C'est possible ? Cela prouve tout au plus que nous sommes d'un avis différent. Mais à propos, comte, vous qui me demandiez tout à l'heure des nouvelles de Clair-de-Lune et de Double-Épée...

— Eh bien ?

— Pourriez-vous me donner des nouvelles de votre page ?

— C'est vrai, le pauvre enfant je ne l'ai plus revu depuis que nous avons donné l'assaut aux lignes royales. Pourvu qu'il ne se soit pas fait tuer ?

— Lui ! fit le capitaine d'un air goguenard, il n'y a pas de danger ! il crèverait plutôt la vache d'un pauvre homme, comme disent les manants de mon pays. C'est une salamandre, il vit au milieu du feu ; n'ayez peur, il n'est pas tué.

— Vous avez donc de ses nouvelles, vous, capitaine ?

— Moi... peut-être, mais soyez bien convaincu, mon cher comte, que messire Claude Aubryot, votre page, est un serpent à la fois trop fou et trop prudent pour se laisser sottement tuer lorsqu'il a autre chose de plus avantageux à faire. Vous aurez bientôt de ses nouvelles ; il vous arrivera aussi gaillard et aussi bien en point que s'il sortait du bal.

— Oh ! oh ! fit le comte en regardant fixement son interlocuteur, je ne vous ai jamais vu ainsi ; on dirait, Dieu me pardonne ! que vous soupçonnez le pauvre enfant.

— Eh ! eh ! mon cher Olivier : ce Corse, dont je vous ai parlé, et qui avait été ennuqué dans le sérail du grand seigneur, me disait qu'il fallait se défier de tout le monde, de soi-même comme des autres. La défiance est bonne, croyez-moi ; je m'en suis aperçu souvent et j'en ai tiré grand profit.

— Allons ! allons ! vous poussez les choses trop loin.

— On ne saurait jamais pousser les choses trop loin, mon cher comte, vous vous en apercevrez un jour ou l'autre. En attendant, allons nous coucher. Je vois vos paupières qui papillotent, et moi-même je commence à trouver que ses dames-jeannes sont de plus rudes gaillardes que je ne l'avais supposé d'abord. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit, il vous en arrivera bien. Bonsoir, comte !

— Bonsoir, capitaine, bon sommeil !

— Je vais faire des rêves délicieux. Voilà quatre jours, sans reproche, que je n'ai pas fermé les yeux, et dame ! je commence à avoir envie de dormir.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent pour la nuit.

Mais quoi qu'il en eût dit, le capitaine, au lieu d'aller se mettre au lit, se rendit dans une pièce assez éloignée, où Clair-de-Lune et son lieutenant Double-Épée, ayant une dame-jeanne entre eux deux, se livraient consciencieusement à cette agréable occupation que Rabelais, dans son langage pittoresque, nomme « humer le piot. »

— Eh ! arrivez donc, capitaine, dit Clair-de-Lune, nous vous attendons ?

— Mon enfant, dit le capitaine, je n'ai pas encore pu trouver le moyen d'être dans deux endroits à la fois. Or, comme je causais avec le comte, il était difficile que je complétasse votre quadrille. Donnez-moi un gobelet, et, s'il reste du vin dans la dame-jeanne, Dieu aidant, nous ferons bientôt sonner creux son ventre rebondi.

Tout en parlant ainsi, le capitaine s'était assis, avait attiré à lui la dame-jeanne, et, après avoir rempli son gobelet jusqu'au bord, il l'avait vidé d'un trait.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

OU

EXILI L'EMPOISONNEUR

II

UN PÈRE ET UN MARI

Pendant une demi-heure environ, aucun des quatre hommes ne proféra une parole ; de temps à autre seulement, un juron du marquis entrecoupait le silence. Enfin, n'y tenant plus :

— Ne trouvez-vous pas, monsieur, dit-il à son beau-père, que nous faisons ici un triste métier, et inutilement encore ?

— Chut ! répondit seulement M. d'Aubray.

— Il fait, pardieu ! un temps détestable, continua le marquis, et je ne vois guère ici à attraper que des rhumatismes.

Ni M. d'Aubray, ni ses fils ne répondirent.

— Corne du diable ! continua le marquis, dont la mauvaise humeur augmentait de minute en minute, nous serions infiniment mieux dans nos lits ; je sens, quant à moi, se réveiller sourdement les douleurs de certaine blessure autrefois reçue en Flandres.

— De grâce, marquis, murmura l'ainé des MM. d'Aubray, trêve de récriminations.

Pour toute réponse, le marquis étouffa à demi un énergique juron, et le silence recommença.

Enfin, dix heures sonnèrent tristement au beffroi de la petite chapelle des Célestins, et lentement les lugubres vibrations de l'horloge s'éteignirent dans le brume.

— Elle ne viendra pas ce soir, dit avec impatience M. d'Aubray.

Mais, presque au moment, la petite porte du jardin s'entrebâilla discrètement. Une femme allongait la tête avec précaution : elle semblait interroger les ténèbres et vouloir percer leur profondeur, comme si elle eût deviné qu'elles lui cachaient un danger.

— La voilà, mon père, murmura le plus jeune des MM. d'Aubray.

— C'est, ma foi, vrai ! dit le marquis.

La marquise, car c'était bien elle, rassurée sans doute par le silence de la rue, s'était décidée à se mettre en chemin ; doucement elle se glissa par l'entrebâillement de la porte qu'elle referma derrière elle, en faisant de visibles efforts pour amortir le grincement de la clé dans l'énorme serrure.

Un instant elle parut hésiter sur la route qu'elle devait sui-

vre ; mais bientôt, prenant son parti, elle s'engagea rapidement dans les petites rues qui conduisaient à la place de Grève.

Lorsqu'on l'eut presque perdue dans le brouillard :

— Suivez-la, dit le lieutenant civil à ses fils ; deux hommes lui inspireront moins de crainte qu'un seul ; le marquis et moi resterons en arrière.

Les deux frères s'élançèrent sur les traces de leur sœur.

— Eh bien ! dit tristement M. d'Aubray au marquis de Brinvilliers.

— Vrai, répondit celui-ci, vous me voyez aussi surpris que possible.

Quel courage ! qui se serait douté que la marquise, si timide et si peureuse, oserait jamais s'aventurer, seule et à pareille heure, dans des rues qui sont loin d'être sûres par le temps qui court ? C'est aussi par trop imprudent.

— Vous lui auriez sans doute conseillé de se faire suivre par un laquais ? demanda railleusement le lieutenant civil.

— Ma foi, oui ! répondit le marquis de la meilleure foi du monde, et encore il eût été plus simple et plus digne de son rang et du mien de prendre un carrosse.

Le lieutenant civil ne put retenir une exclamation de colère ; mais, ne trouvant pas le moment opportun pour entamer une discussion, il ne jeta point à la face du marquis les méprisantes paroles qui montaient à ses lèvres. Le père et le mari continuèrent donc silencieusement leur route sans perdre de vue les deux jeunes gens qui les précédaient sur les pas de la marquise.

Elle allait, elle, d'un pas rapide et sûr, longeant les maisons, essayant de perdre son ombre dans l'ombre qu'elles projetaient, sans paraître se soucier des larges flaques d'eau et des pertuis de la rue, qui, par un temps de pluie, faisaient de Paris un immense cloaque où ne s'aventuraient que ceux qui d'avance avaient fait le sacrifice de leurs vêtements.

Arrivée à la place de Grève, elle s'arrêta un instant pour laisser passer une ronde.

Alors, on ne savait lequel redouter le plus du guet ou des voleurs ; puis, faisant le tour de la place, toujours en rasant les maisons, elle descendit vers le Louvre par les ruelles étroites et à peine praticables qui se croisaient et s'emmêlaient d'une façon presque inextricable autour du palais de la ville.

Elle marcha ainsi jusqu'à l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui sans doute lui servait de point de repère, car, arrivée là elle parut s'orienter un instant ; elle assura son masque de velours, ramena sur son visage son capuchon soulevé par le vent, et rebroussa rapidement chemin.

Le lieutenant civil et ses fils s'attendaient sans doute à ce brusque changement de direction, car ils s'étaient rejoints, et tous trois, entraînant le marquis, s'étaient dissimulés entre deux piliers de la vieille église : la marquise passa à trois pas d'eux, sans s'apercevoir de leur présence.

Elle s'engagea alors dans la rue de l'Arbre-Sec, et les quatre hommes, sortis de leur cachette, arrivèrent derrière elle assez à temps pour la voir entrer dans une auberge de louche apparence, au-dessus de laquelle se balançait, en grinçant d'une lugubre façon, une enseigne représentant un Moro au visage noir et au turban blanc, soufflant de toutes ses forces dans une immense trompette. C'était l'enseigne bien connue du « Moro qui trompe. »

Par un même mouvement, M. d'Aubray, ses fils et le marquis vinrent coller leur visage aux carreaux sales du cabaret, et ils purent voir la marquise prendre une clé des mains de l'hôte, qui s'était découvert respectueusement, et s'élançer dans l'escalier

en femme familière avec les êtres et les habitudes de la maison.

— Quelle honte ! s'écria douloureusement le lieutenant civil, et plus bas il ajouta : Ma fille ose pénétrer dans un pareil bouge !

— C'est au moins de la prudence, dit un des frères ; voyez, mon père, les hommes qui boivent dans cette salle ; certes il ne viendra à aucun d'eux l'idée que la femme qui vient d'entrer peut être notre sœur, la marquise de Brinvilliers.

En ce moment, deux ivrognes qui sortirent en chantant du cabaret forcèrent les quatre hommes à se reculer.

— Quel bouge ! dit encore M. d'Aubray.

— Oh ! arrêtez, répondit le marquis, l'endroit ne paie pas de mine, mais c'est, je vous l'assure, une fort honnête maison.

— Vous la connaissez donc ? interrogea M. d'Aubray.

— Pardieu ! j'y ai maintes fois soupé avec mon ami l'ennautier, le trésorier de la bourse des Etats de Languedoc, mon ami, un fort galant homme, je vous assure.

— Alors, vous connaissez la disposition des appartements, marquis ?

— On ne peut mieux. Corne du diable ! le premier étage ne ressemble guère au rez-de-chaussée ; il y a des chambres aussi richement meublées que celles de mon hôtel, et la cuisine de maître Hugonnet, l'hôte du « Moro qui trompe, » n'est pas à dédaigner.

Sans doute le marquis eût continué longtemps, entraîné par ses souvenirs, si le lieutenant civil ne l'eût brusquement interrompu.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, êtes-vous enfin convaincu ?

— De quoi ?

— Mais... des infidélités de votre femme.

— Moi ! pas moins du monde. Ma femme est très pieuse ; qui vous dit qu'une bonne œuvre ne l'a pas amenée dans cette maison ?

Elle est passablement crédule ; ne peut-elle venir consulter un sorcier ? Les sorcières sont fort de mode en ce moment, elles ont remplacé les robes volantes à la Montespan.

Enfin, rien ne me dit que le chevalier de Sainte-Croix soit dans la maison.

— C'est ce que nous allons savoir, dit le plus jeune des MM. d'Aubray, et il siffla d'une façon particulière.

Aussitôt, à trois pas d'eux, du côté opposé à l'entrée du cabaret, un homme se détacha de la muraille, contre laquelle il était si bien collé, que jusque-là personne ne l'avait aperçu.

— Desgrais, lui demanda à voix basse le lieutenant civil, M. de Sainte-Croix est-il arrivé ?

— Pas encore, monsieur, répondit l'homme, mais il ne saurait tarder, son valet La Chaussée l'étant allé quérir tout à l'heure chez La Vienne, où il soupait. Mais écoutez, il me semble...

On entendait en effet, à l'extrémité de la rue, le pas d'un cavalier.

— C'est lui, dit Desgrais avec ce flair que la police d'alors a précieusement légué à celle d'aujourd'hui. Ne bougeons pas ; à la place où nous sommes, le chevalier ne saurait nous apercevoir.

Le groupe demeura immobile, se confondant si bien, grâce à la brume, avec les objets environnants, que le chevalier de Sainte-Croix, — car c'était bien réellement lui, — ne soupçonna même pas leur présence.

Il entra dans le cabaret, suivi de son laquais, dit quelques mots à l'hôte et disparut par l'escalier que, dix minutes auparavant, avait gravi la marquise, tandis que La Chaussée s'attablait devant un flacon assez grand pour lui faire prendre longtemps patience.

Pour la troisième fois, depuis le commencement de la soirée, le lieutenant civil s'adressa au marquis avec l'accent d'un juge :

— Eh bien, monsieur, êtes-vous enfin convaincu ?

— J'avoue, répondit le marquis, que, pour un mari jaloux, il y aurait peut-être certains soupçons à concevoir.

— Eh ! que comptez-vous faire, monsieur le marquis de Brinvilliers ?

— Vous me voyez fort embarrassé. Entre gentilshommes, ces différents se vident ordinairement sur la place...

— Y pensez-vous, marquis ? On ne se bat pas avec un larron d'honneur.

— Alors, monsieur, avisez-y vous-même, je sais bien que d'aucuns maris usent, en cette circonstance, d'une lettre de cachet ; mais outre que ce moyen me répugne, je vous avoue que je n'en ai pas sur moi.

— J'en ai une, moi, monsieur, et l'homme que vous voyez là a été mis à ma disposition pour faire exécuter l'ordre que moi-même j'ai sollicité de Sa Majesté.

— Quoi ! vous voulez...

Pour toute réponse, le lieutenant de police se retourna vers Desgrais :

— Toutes vos mesures sont-elles prises ? lui demanda-t-il.

— Soyez sans crainte, monsieur, répondit l'agent : le chevalier de Sainte-Croix ne mettra pas nos limiers en défaut ; bien que débutant dans la carrière, j'ai tout préparé et tout prévu, et ce m'est un si grand honneur que de travailler pour votre famille que je regarderais comme une honte si, avant deux heures, l'homme que vous m'avez désigné n'était pas entre quatre murailles, sous les verrous de la Bastille.

— Qu'attendons-nous alors ?

— Un carrosse que l'un de mes sergents est allé chercher.

— Le pauvre chevalier sera très sensible à cette attention, s'écria le marquis ; mais ma présence ici est-elle bien nécessaire !

— Comment ! monsieur, vous voulez nous quitter ? dit le lieutenant civil.

— Entre nous, le spectacle d'une arrestation m'a toujours été très pénible.

Le sort du chevalier m'afflige plus que vous ne sauriez croire, et, bien qu'il ait eu des torts envers moi, à ce que vous prétendez, du moins, s'il faisait tout à l'heure appel à notre ancienne amitié, je crois, Dieu me pardonne, que je mettrais l'épée à la main pour charger ces coquins et l'en débarrasser.

— Adieu donc, monsieur, c'est moi qui vengerai votre injure.

III

L'HÔTELLERIE DU MORE-QUI-TROMPE

Le marquis de Brinvilliers n'avait rien dit que de vrai lorsqu'il avait parlé de la somptuosité des appartements qui composaient le premier étage de l'hôtellerie du « More-qui-Trompe. »

Certes, en entrant dans la salle commune, l'observateur le plus attentif ne se fut jamais douté des mystères des étages supérieurs.

Les poutres du plafond étaient noires et humides, les murs maculés ; les tables boiteuse et malpropres, et le sol presque aussi détrempe que celui de la rue.

Enfin, l'escalier de bois à peine équerri, dont on apercevait dans le fond les premières marches disjointes, ne semblait pouvoir conduire qu'à de misérables greniers.

Mais, dès la dixième marche, cet escalier changeait d'aspect. L'no triple porto soigneusement capitonnée et recouverte, du côté du cabaret, de lambeaux d'étoffe, se fermait en cet endroit.

Cette porte poussée, les enchantements commençaient.

La rampe était en bois précieux, d'épais tapis couvraient les degrés, de hautes tentures tombaient en plis soyeux le long des murailles.

La marquise, ainsi que nous l'avons dit, gravit rapidement cet escalier, et, ouvrant une petite porte cachée au fond d'un corridor étroit, pénétra dans un riche appartement où la main prévoyante de maître Hugonnet avait tout disposé pour la recevoir.

Des bougies parfumées brûlaient dans les candélabres, un grand feu flambait joyeusement dans la cheminée, et, dans l'un des angles et l'appartement, sur une petite table de bois de rose, était servie une délicate collation.

La porte soigneusement fermée, la jeune femme se débarrassa de sa mante, ôta son masque et échangea promptement ses vêtements souillés de boue et percés par la pluie, contre un négligé des plus galants, préparé dans un cabinet de toilette.

Alors seulement elle parut respirer, la grande dame se sentait chez elle.

Elle roula près de la cheminée un vaste fauteuil, s'y allongea paresseusement et présenta à la douce chaleur du foyer ses pieds mignons chaussés de délicieuses mules de velours.

Madame la marquise Marie-Madeleine de Brinvilliers était alors dans tout l'éclat de sa beauté; sa taille était petite, mais admirablement prise et harmonieusement proportionnée; le pur ovale de sa figure avait toutes ces grâces enfantines, toute cette ravissante mignardise dont Largillière a doué certains portraits des femmes du grand règne.

Ses yeux bleus, calmes et profonds, avaient d'adorables caresses et voilaient parfois leurs rayons d'une douce mélancolie.

Dans la pourpre de ses lèvres, un peu dédaigneuses, flamboyaient une double rangée de perles.

Nulle crainte, nulle émotion ne troublèrent jamais la régularité de cette figure candide.

Telle était la puissance prodigieuse de la marquise sur elle-même, que jamais son visage ne trahissait les angoisses horribles, les poignantes émotions qui tourmentaient son âme.

Plus tard, mêlée aux drames les plus sombres, aux plus épouvantables crimes, elle garda toujours, même devant les juges, même dans la chambre de torture, cette froide et souriante impassibilité. Nul ne la vit se troubler ou rougir.

On eût dit une admirable statue, chef-d'œuvre taillé dans un bloc de glace des mers australes.

Depuis un quart d'heure environ, madame de Brinvilliers sommeillait au coin du foyer, lorsque le timbre sonore d'une grande horloge, placée entre deux fenêtres, la fit tressaillir.

— Il ne vient pas, murmura-t-elle, et moi qui craignais de le faire attendre!

Elle se leva et fit quelques pas à travers la chambre avec une visible impatience.

— Lui serait-il arrivé quelque chose? murmura-t-elle.

Mais, au même moment, la porte s'ouvrit et Sainte-Croix, souriant, apparut sur le seuil.

— Enfin! exclama la marquise, et, de son doigt, elle montrait l'horloge qui marquait dix heures et demie.

— Oui, je le sais, dit le chevalier, j'ai à implorer mon pardon; pourtant, je vous assure que ces quelques minutes me

coûtent assez cher. J'ai, pour accourir plus vite, laissé passer un fort tas de pistoles dans la poche de maître Hanyvel.

— Vous jouerez donc toujours, chevalier?

— Eh! dit tendrement Sainte-Croix, loin de vos beaux yeux, que voulez-vous que je fasse?

Oui, je joue, faut de mieux; mais, je vous en prie, mon cher cœur, ne parlons pas de ces misères, nos heures sont trop précieuses pour penser à autre chose qu'à notre amour.

— Hélas! fit tristement, la marquise, ces heures que nous passons chaque soir ensemble et qui sont toute ma joie, vont peut-être nous être enlevées!

— Que voulez-vous dire, Madeleine?

— Je ne sais, mon ami, mais je sens au cœur une vague inquiétude, comme si un grand danger nous menaçait; M. Dreux d'Aubray...

— Quoi! votre père, encore! s'écria le chevalier. Oh! qu'il prenne garde!

Je n'ai pas oublié que par lui est venu le plus grand malheur de ma vie; que par lui j'ai été honteusement chassé de votre hôtel.

— Il est mon père, chevalier!...

— Oui, Madeleine; mais je vous aime, moi: mais vous m'aimez, mais pour vous je donnerais avec ivresse la dernière goutte de mon sang, et mes droits sur vous sont plus sacrés que les siens...

Oh! je vous le répète, qu'il prenne garde!

Sainte-Croix s'était levé en prononçant ces paroles, la lèvre tremblante de colère, l'œil étincelant, les mains crispées, et comme s'il eût en devant lui cet ennemi dont il voulait se venger.

La marquise, calme et souriante, le regardait tendrement. Cette fureur, à la seule idée de la perdre, n'était-elle pas une preuve d'amour?

— Calmez-vous, chevalier, dit-elle enfin, nul danger sérieux ne nous menace encore.

— Alors, pourquoi parler comme vous l'avez fait, chère et bien-aimé Madeleine?

Puis-je rester calme lorsque je pense à la possibilité de vous perdre?

No plus vous voir! mais à cette idée je me sens hors de moi, parce que rien ne me semble pire, non, rien, pas même la mort...

A ce moment un coup violent, frappé à la porte basse du cabaret, troubla le silence de la rue de l'Arbre-Sec.

La marquise bondit jusqu'à la fenêtre.

— Au nom du roi, ouvrez, disait une voix dans la rue.

Et plusieurs coups ébranlèrent la porte.

— Ciel! s'écria Sainte-Croix, à qui en veut-on?

— Chut! écoutez, dit la marquise en posant sa main sur la bouche du chevalier.

On entendit en effet, la voix de l'hôte du cabaret du « More qui-Trompe; » il avait ouvert une petite fenêtre, et parlementait avec les gens du dehors.

— Qui êtes-vous? demandait-il.

— Ouvrez, au nom du roi! répondait-on.

— Oh! continuait la voix de maître Hugonnet, je vous connais, je ne me laisserai pas prendre à votre piège; vous êtes des ivrognes qui voulez entrer boire chez moi: je n'ai plus de vin à pareille heure; allez vous coucher; bonsoir!

— Mort de Dieu! ouvriras-tu, hôtelier du diable? répondait-on du dehors.

— Au nom du roi, ouvrez-vous? reprenait une autre voix, votre hésitation pourrait vous coûter cher.

— Soit, reprit maître Hugonnet, je vais descendre retirer les barres ; prenez un peu de patience. Mais si vous me trompez, par saint Lcu, mon patron, j'irai quérir le guet... Donc, attendez un instant et ne vous en prenez pas à la porte d'une honnête maison.

Terrible était, durant cette courte scène, l'anxiété des deux amants.

Ivre de fureur, Sainte Croix tournait autour du salon comme un tigre captif, on eût dit qu'il cherchait une issue, comme si le feu de ses regards eût pu faire s'entr'ouvrir la muraille pour lui livrer passage.

La marquise, elle, était restée debout près de la fenêtre. Le front appuyé sur la vitre, elle s'efforçait de voir les gens qui assiégeaient la cabaret.

A ce moment, maître Hugonnet, suivi de La Chaussée, tout effaré, parut à la porte de l'appartement.

— Les gens du roi sont en bas, monsieur le chevalier, dit-il, que faut-il faire ?

— Sur ta vie, s'écria Sainte-Croix, je te défends d'ouvrir !

— Il enfonceront la porte, objecta La Chaussée.

— J'en ai terriblement peur, dit Hugonnet. Ah ! quel scandale pour une honnête maison comme la mienne.

— Sûr, grommela La Chaussée, c'est à monsieur le chevalier qu'on en veut.

— Comment ! hôtelier de malheur, exclama Sainte Croix, tu n'as pas une autre issue pour nous faire échapper ?

— Hélas ! non, répondit tristement Hugonnet.

Et comme on continuait à frapper :

— Je vais ouvrir, dit-il ; il pourrait m'arriver malheur.

Et il fit mine de sortir.

— Allez, mon ami, dit la marquise, laissez-nous.

Hugonnet se retira, suivi de La Chaussée. On frappait toujours.

— Si vous n'ouvrez, poursuivait-on, nous allons jeter bas la porte de cette caverne infâme...

A cette voix, la marquise demeura comme pétrifiée.

— Entendez-vous ? dit-elle à Sainte-Croix...

— Nous nous défendrons, dit le chevalier. En même temps, il roulait près de la porte et entassait les uns sur les autres tous les meubles de l'appartement.

— C'est inutile, mon ami ; la voix que je viens d'entendre est celle de mon père, nous sommes perdus.

— Oh ! pas encore, fit Sainte-Croix que la fureur transportait.

— Bien perdus, reprit la marquise avec un calme étrange et terrible, perdus ! C'est la honte, le déshonneur, le couvent !

C'est notre séparation. O mon ami ! c'est ma mort !

— Oh ! malédiction ! hurla Sainte-Croix ; et personne pour nous défendre, personne pour nous sauver !

— Vous vous trompez, chevalier, il y a moi, dit une voix qui paraissait sortir de la muraille.

Sainte-Croix et la marquise se retournèrent épouvantés.

Un des panneaux de la boiserie avait pivoté sur lui-même, démasquant une issue secrète, et dans l'encadrement se tenait debout Reich de Penautier.

— Misérable ! s'écria Sainte-Croix, tu nous as trahis !

Aveuglé par la colère, il avait, plus prompt que la foudre, tiré son épée, et s'était précipité sur le financier d'église.

Par un brusque retrait, Penautier évita le coup.

— Malpeste ! dit-il tranquillement, vous n'y allez pas de main morte, chevalier.

— Comment vous trouvez-vous ici, monsieur ? interrogea la marquise.

— C'est mon secret, madame, mais que vous importe, puisque je viens vous sauver.

— Est-il possible ! s'écria Sainte-Croix.

Pour toute réponse, Penautier s'effaça le long de la boiserie, et offrant la main à la jeune femme :

— Passez, madame la marquise, dit-il avec une galanterie aussi tranquille que s'il eût été dans une salle de bal.

— Mais lui, fit Madeleine en désignant le chevalier.

— Il restera pour assurer notre retraite.

— Oh ! s'il allait lui arriver malheur !

— Le pis, dit Penautier, est qu'il soit arrêté.

— Arrêté ! répéta la marquise avec effroi.

— N'ayez souci de moi, Madeleine, et puisque cette voie de salut vous est ouverte, partez, au nom du ciel, partez !

— Le chevalier à raison, reprit le financier, le temps presse, venez, madame.

— Mais comment saurai-je ?... interrogea la jeune femme

— Un nœud à ce mouchoir que vous portera La Chaussée, vous dira que je suis à la Bastille, deux, hors de Paris ; trois, hors de France.

— Encore une fois, partons ! s'écria Penautier ; on monte...

Il était temps, on heurtait à la porte.

Sainte-Croix n'attendit pas que des sommations fussent répétées ; s'enveloppant de son manteau, enfonçant son feutre sur son front, et s'assurant que son épée jouait bien dans le fourreau, il marcha droit à la porte et l'ouvrit.

Il se trouva face à face avec Desgrais.

(A CONTINUER).

Commencé le 8 Décembre 1881. No. 102.)

INFORMATIONS

Dans le but de faire connaître notre journal, nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. Vu que nous venons de commencer un roman des plus émouvants et qu'au 1^{er} Janvier prochain nous en commencerons un autre non moins intéressant, sur demande nous ferons parvenir sans aucune charge, les quatre premiers numéros à toute personne qui en fera la demande.

AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs.

LES EDITEURS.

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boulevard 1936, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques